

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 46 (1908)  
**Heft:** 19

**Artikel:** Au tribunal  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-205043>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 04.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

meint que quand virant on bocounet grands, on ne poivè pas les recognàtrè; à onna vesena que demandavè à la Lizette coumeint ye fasa por les distingua, lei répond :

- Quand ne su pas bin sàra, ie lou fè onna bouonna soupa ai pàs, avoué dau pan dedein, et pu ie sé que Adofè medzè lou clia, Audiuste l'épais et Andrien lou pan. Adan dè ça manière que, ie pu les recognàtrè, autrameint ne lei ya pas moïan. MÉRINE.

### VAUDOIS, UN NOUVEAU JOUR SE LÈVE!

**A**TORT ou à raison — à tort plutôt, on va le voir — on nous dénia longtemps tout sentiment artistique. Le Vaudois était un peuple de paysans bons enfants, un peu rêveurs, il est vrai, mais dont les pensées craintives, revêches aux grandes envolées, revenaient invariablement à la terre. Nous étions des planteurs de choux et rien de plus. Nés sur la molasse, nous y devions vivre et mourir. Pour beaucoup, nous étions les Bèotiens de l'Helvétie. Ils n'osaient pas le dire ouvertement, mais c'était leur intime conviction.

Asservis pendant des siècles à la domination bienveillante des princes de Savoie, puis à l'austère tutelle de LL. EE. de Berne, il avait fallu le concours de l'étranger pour donner aux Vaudois la volée.

Il y a un siècle à peine, nous n'avions pas d'histoire; et c'était là tout le secret de notre bonheur relatif.

Mais, depuis cent ans, que de chemin parcouru, quelle louable et belle revanche. Si l'histoire n'est pas uniquement le procès-verbal des hauts faits d'armes et des révolutions sanglantes, que de belles pages ont apportées à la nôtre, toute jeune qu'elle soit, l'élaboration de notre vie autonome, la création et le développement de nos institutions. Et, avec cette témérité propre aux peuples jeunes comme aux jeunes gens, n'avons-nous même pas, parfois, pris la tête de la petite famille de vingt-deux frères à laquelle nous sommes heureux d'appartenir.

Longtemps, les questions religieuses, politiques, économiques, accaparèrent toutes nos préoccupations et toute notre activité. Il fallait bâtir la maison et en régler les usages avant de songer à la décorer. Par ci par là, quelques poètes, quelques artistes, allumaient dans un coin du foyer la flamme de la poésie et de l'art, mais ils étaient presque seuls, hélas, à la contempler, seuls à l'entretenir. Ils souffraient en

silence de cet isolement et de l'indifférence qui les entouraient. Alors, découragés, ils désespéraient, eux aussi, de voir jamais leurs compatriotes élever leurs regards et venir, comme d'autres peuples, se désaltérer aux sources pures et vivifiantes du grand art. Et l'indifférence des Vaudois à l'égard de leurs poètes et de leurs artistes contribuait à affermir autour de nous l'opinion que nous avons indiquée plus haut. On nous accordait encore l'intelligence politique, scientifique et même philosophique, mais on nous refusait toute compréhension artistique. Nous étions bien les Bèotiens de l'Helvétie.

Les plus remarquables de nos édifices publics, la Cathédrale de Lausanne, les divers châteaux semés un peu partout dans le pays, la gracieuse maison des Etats généraux, à Moudon, l'Hôtel-de-Ville de Lausanne, les églises romanes de Romainmôtier et de St-Sulpice, le vieil Hôpital de Lausanne, etc., étaient des legs de nos anciens maîtres. Nous avions tout au plus construit quelques grands ponts indispensables, d'une belle allure, il est vrai, mais qui, il faut le reconnaître, devaient beaucoup à leur situation admirable. Le bâtiment du Grand Conseil et le Pénitencier cantonal, qui sont d'entre les premiers édifices publics élevés depuis notre émancipation, ne sont point, tant s'en faut, des œuvres d'art, le premier tout au moins.

Nos musées d'art étaient pitieux. Quelques rares bonnes œuvres, puis, à côté de cela, un encombrement de toiles ou de plâtres sans grande valeur.

Peu ou pas de promenades publiques où l'art du jardinier et du paysagiste se soit exercé. Quand on en faisait le reproche à nos édiles, ils se retranchaient derrière l'indifférence de la population et son « irrespect », si l'on peut ainsi dire, de la chose publique.

Etc., etc., ainsi en était-il de beaucoup d'autres choses encore.

Soudain, changement de décor. Un Vaudois nouveau s'est révélé, aussi sensible que d'autres aux choses artistiques. Toute une pleiade nouvelle d'écrivains, musiciens, peintres, est éclos, dont les œuvres remarquables, fortes et souvent d'une hardiesse à laquelle nous n'étions point habitués, s'imposèrent à l'attention. On les discuta tout d'abord; on finit par les admirer. Nos écrivains, nos musiciens, nos peintres sont enfin prophètes dans leur pays. Ils ont de nombreux disciples et des admirateurs plus nombreux encore. Et, dans l'élan généreux de ce « réveil » artistique, les pensées se sont portées en arrière, vers les premiers prophètes

Les vigneronns sont à la vigne, pour l'effeuillage, je reviendrai les voir au premier beau dimanche. Porte close également chez l'une des veuves, qui travaille à la fabrique de chapeaux. Des enfants morveux et mal peignés — les siens — encombrant les escaliers, se querellent dans la cour, tourmentent un petit chat maigre.

— Bande de vauriens, me dit l'autre veuve; toujours à crier et à commettre des polissonneries sans nombre. L'aîné — un mauvais diable qui finirait au gibet si la peine de mort existait dans le canton — bat tellement les miens que j'ai dû porter plainte en justice. Pour se venger il m'a, le mois passé, cassé trois vitres, le gueux, pour lesquelles le juge de paix n'a pas voulu le condamner, faute de preuves, a-t-il dit... Comme si je n'avais pas trouvé les pierres sur mon lit, au fond de la chambre... Que voulez-vous! La justice n'est pas pour les pauvres gens. M. Mauvert n'a jamais voulu les faire remettre, prétendant que ces réparations sont à la charge du locataire, locatresses, locatresses... que sais-je moi, je n'ai pas étudié... En attendant j'y ai collé des morceaux de papier.

— Bien, bien; j'arrangerai cela: à condition qu'on ne se querelle plus; je veux la paix.

— Ce sera facile si la Fanton veut être raisonnable; mais avec une langue comme la sienne... Toujours en commérages et à exciter ses enfants contre les miens... Son mari est mort à la peine... En a-t-il vu, le pauvre homme! Plus sec qu'un ha-

de l'art dans notre pays. Leurs œuvres, ignorées de beaucoup, furent popularisées. On vengea la mémoire de ces anciens de l'indifférence de leurs contemporains et des cruelles déceptions qu'ils avaient endurées. On leur éleva des statues.

Nous ne pouvons énumérer ici toutes les étapes glorieuses de ce réveil artistique. Qu'il nous suffise de citer la dernière et l'une des plus caractéristiques: ce théâtre populaire, élevé en plein Jorat, où de simples campagnards vaudois interprètent avec un talent tout de naturel et de sentiment vrai, dans des décors merveilleux brossés par deux artistes vaudois, des œuvres fortes, poignantes, artistiques, dans le sens le plus élevé de ce mot, dont les auteurs et compositeurs sont des Vaudois.

Nous sommes de ceux qui estiment que l'art n'a pas de patrie et n'en doit pas avoir, mais dans les circonstances présentes, ils nous plaît particulièrement — ce sentiment, au *Conteur* est bien permis — de constater le magnifique effort accompli, consacré par un réel et plein succès, et de nous dire que c'est là l'œuvre de Vaudois. Et c'est sans scrupule, cette fois, et sans aucune arrière-pensée que nous nous écrions: « Vivent nous! »

J. M.

**Au tribunal.** — Un voleur disait au président pour s'excuser:

— Je vous assure, mon président, que j'ai commis ce vol malgré moi.

— Eh bien, vous n'aurez pas à vous plaindre, car vous serez puni malgré vous.

**Opéra.** — Les salles comblées continuent, et ce n'est que justice. Cette semaine, nous avons eu deux représentations exceptionnelles: Mardi, *Manon*, vendredi, *Thérèse* et le *Bonhomme Jadis*. Ces trois œuvres ont été admirablement interprétées. M. Baër a fait, après Fugère, — et ce n'était pas facile — une vraie création du rôle du « Bonhomme Jadis ». La réplique lui était fort bien donnée par M. Sterlin (Octave) et Mme Nolba (Jacqueline). — Demain, dimanche, deuxième de *Manon*, le chef-d'œuvre de Massenet.

**Kursaal.** — Nous sommes à la clôture. La petite salle des Variétés de Bel-Air va fermer ses portes jusqu'au mois de septembre. Beaucoup vont trouver bien longue cette interruption. Que faire, le soir? Où trouver ses amis, ses connaissances? Enfin, il se faut résigner. A titre de consolation, nous aurons demain, dimanche, en matinée et soirée, deux dernières représentations de la *Belle de New-York*. Qu'on n'y manque pas.

reng, et sans oser *repiper*. Abrégeons. Je sortis de mon immeuble enchanté de tout le bien que j'aurais le bonheur d'y faire: bien matériel, bien moral; maison chaude, propre, d'aspect riant, cœurs réjouis, bienveillance réciproque... Vous connaissez ma théorie...

Et sans plus tarder je mets la main à la pâte, à la bourse veux-je dire. J'ordonnai, sans compter, toutes les réparations demandées, fis en outre badigeonner à neuf les façades, repeindre les volets en vert — un beau vert de printemps — et attendis l'effet.

Il ne tarda pas à se produire. Trois mois après ma première visite était le prochain terme, de sorte que le lendemain je me présente, le sourire aux lèvres, chez mes locataires, jouissant par avance du changement qui, je n'en doute pas, s'est opéré dans leur intérieur.

— Ah! monsieur vient lui-même, dit Mlle Barbizon; je comprends, c'est plus économique... Voici mon argent, monsieur; le compte y est: tout de bonne pièce, au moins; vérifiez, si vous voulez.

— Vous êtes satisfaite de vos doubles fenêtres, mademoiselle?

(A suivre.)

Redaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.

tous, par bonheur, ajoute M<sup>me</sup> Rabot, se servant de l'autre escalier, celui du côté de bise.

— Pourquoi, par bonheur?

— Voilà... mauvaises langues, femmes toujours en querelles, enfants grossiers, polissons... Que je n'aie rien dit, au moins! monsieur verra bien.

M<sup>me</sup> Rabot ne demande pas de réparations; son mari fait lui-même, à temps perdu, celles qui rentrent dans son métier. Elle vient de mettre dans ses deux chambres des papiers neufs qu'elle a payés de sa poche. Seulement le canal des eaux d'éviers est à refaire entièrement. Il descend le long du mur extérieur de l'atelier pour ensuite traverser le jardin et s'embrancher sur l'égoût du village; mais, d'un calibre trop petit, il s'obstrue à chaque instant et regorge d'en haut tout le long de la muraille. Cela sent mauvais et attire les mouches. M. Mauvert n'a jamais voulu s'en occuper, parce que, disait-il, ce sont les brosses et les linges qu'on y laisse tomber qui l'obstruent. Cela regarde les locataires; à eux de s'entendre pour le faire nettoyer. Il était suffisant il y a trente ans; il doit l'être encore aujourd'hui.

Je promets d'aviser, estimant devoir, en bonne justice, quelque chose à ces braves gens pour leurs papiers neufs et pour l'intérêt qu'ils témoignent à ma propriété. C'est d'ailleurs une question de santé publique, et la régénération de la société ne peut réussir que sur la base d'une hygiène bien entendue: *Mens sana in corpore sano*.